

main, son cri lent et morne de désespoir éploré.

J'ai suivi tes allées, pâle cimetière, tes vieilles allées rongées par l'herbe, cette lèpre du temps ; j'ai vu tes tombes sans fleurs et sans fontaines, où viennent jaillir les flots consolants du souvenir. Et c'est dans tes murs, cimetière intime de la pensée, que j'ai retrouvé le sépulcre de Crémazie ; et que je m'y suis agenouillé pour prier et pour pleurer.

Sans doute, l'or de quelques riches, et qui sait ? les sous du pauvre, vont t'élever, ô poète, une statue de bronze ; et, sous ton buste, le vieux soldat de ton poème va continuer, dans l'avenir, son immortelle mort aux plis du drapeau de nos pères. Mais ce monument est froid et le métal trompeur. Oh ! ce bronze que tu martelas toi même, cette chair vivante que tu pétris, ce sang de ton cœur que tu versas brûlant dans le creuset d'or de tes vers, ce monument de ta vie, ton œuvre enfin, ta muse éplorée, repliant ses deux ailes, brisées par l'exil, qui donc l'a saluée ? Qui donc s'est penché vers elle pour lui baiser les pieds ? En quel cœur ton poème chante-t-il encore ? Quelle voix redit au vent tes pieux cantiques, pour que l'écho t'en arrive de l'autre côté des mers, poète, dont la cendre même est encore en exil ?

Oh ! si les morts emportent dans leur tombe la puissance fatale de souffrir, si les cadavres ont, sous la terre, la sensation affreuse du tombeau, ainsi que tu l'as dit toi même, dans un de